2e Année. N° 2. **40 centimes le numéro.** 177/96 Février 1896

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE OFFICIEL DU COMITÉ DE PROPAGANDE & DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE

Le Journal paraît du 1er au 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS	RÉDACTEUR EN CHEF	RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris et Départements, 5 fr. par an Etranger . . . . 6 fr. —	A. LAURENT DE FAGET	8, rue de l'Odéon, 8 PARIS

SOMMAIRE

AVIS

Nous remercions nos abonnés qui, en très grand nombre, ont réglé le montant de leur abonnement 1896 par mandat-poste au nom de M. LAURENT DE FAGET, *8, rue de l'Odéon, à Paris.*

Ils ont dû recevoir leur quittance d'abonnement par le retour du courrier.

Quant à ceux de nos amis qui préféreraient recevoir cette quittance par la poste, nous les prévenons que nous la leur ferons présenter du 15 au 29 courant.

Mais nous leur serions reconnaissants de nous éviter les frais et les désagréments de ces encaissements par la poste, en nous adressant eux-mêmes le montant de leur abonnement.

UNE

Communication typtologique

DISCUSSION

Dans le numéro de janvier, j'ai fait part aux lecteurs du *Progrès Spirite* d'une communication typtologique, dictée en une langue à peu près inconnue de tous les assistants. Dans ce récit je me demandais comment nous devions interpréter ce phénomène. C'est la discussion des diverses explications qu'on en peut donner qui va faire l'objet de ce second article.

1° *Supercherie.* — Il ne se trouvera personne parmi les spirites pour émettre une pareille hypothèse ; tous les expérimentateurs savent que le fait est possible et beaucoup en ont vu de bien plus remarquables. Mais il faut tenir compte des personnes qui n'ont encore rien vu et qui éprouvent le désir, bien légitime, de ne pas être prises pour dupes. A ces dernières je dirai que deux sortes de supercherie sont supposables — je ne dis pas qu'elles soient possibles :

A. — Les signaux donnés par la table sont le produit d'une manœuvre du médium, et alors il lui est possible de dicter ce qu'il veut. S'il s'agissait de soulever une table légère sur deux pieds et de lui faire frapper le parquet avec les deux autres, comme cela a lieu le plus souvent dans les séances de spiritisme, la sincérité serait difficile à démontrer, et je crains bien que la bonne foi des expérimentateurs et la connaissance qu'ils ont les uns des autres, ne soient, dans ce cas, leur seule garantie. Mais, dans mes

expériences, la table est lourde et immobile, les signaux sont donnés par des bruits; ces bruits reproduisent des batteries compliquées (1), rythment des airs et se font entendre au moment voulu pour désigner les lettres utiles. Je ne pense pas qu'un prestidigitateur puisse faire cela avec la première table venue, la mienne par exemple, à plus forte raison une jeune fille complètement étrangère aux arts illusionnistes; ce serait expliquer le difficile par le plus difficile.

B. — Ayant admis la réalité du phénomène, on peut supposer que le médium dicte mentalement la phrase. Je crois avoir suffisamment répondu à cette objection dans mon premier article, auquel je renvoie le lecteur.

2° *Force psychique*. — Tous les phénomènes magnétiques et spirites étant bien constatés et admis, on est obligé de reconnaître l'existence d'une force particulière qui est mise en jeu, sans que nous sachions comment; cette force paraissant émaner de nous, ou tout au moins être dirigée, dans une certaine mesure, par notre volonté, on lui a donné le nom de *Force psychique*. Cependant nous ne sommes pas tous capables d'émettre cette force; seules certaines personnes, qu'on appelle *médiums*, ont ce pouvoir. Sans nous préoccuper de la cause de ces différences, nous pouvons dire que le médium émet une force capable de produire des bruits dans une table, et que lui-même dirige les manifestations de telle sorte que des phrases puissent être dictées. Si on objecte que le médium ne connaît souvent la phrase dictée que lorsque celui qui a inscrit les lettres en fait la lecture, il est facile de répondre que le médium n'a pas dicté d'une manière *consciente*, et là-dessus on développe la théorie de l'*Inconscient*. Je crois avoir suffisamment réfuté cette théorie, dans mon premier article, en disant que la mémoire ne peut pas avoir enregistré (et fait passer dans l'inconscient) ce qu'on ne lui a jamais confié.

Il faut donc, de toute nécessité, que la force psychique ait été dirigée par une intelligence autre que celle du médium qui ne connaît pas l'anglais. J'ai dit, en outre, que, parmi les assistants, moi seul connaissais l'anglais, mais que je ne connaissais pas l'irlandais : l'intelligence directrice ne pouvait donc pas plus être la mienne que celle des autres assistants.

3° *Élémentaires*. — Pour le spirite, l'homme est composé de trois principes; pour l'occultiste et le théosophe, ces principes sont au nombre de sept et même plus; je ne les décrirai pas ici, ne voulant toucher que très légèrement à cette question. Qu'il me suffise de dire que ce que nous appelons la mort n'est que le premier acte d'un drame, le seul que nos yeux physiques puissent percevoir; les autres actes sont constitués par l'état de trouble, la purification graduelle et la montée vers la lumière. Le premier acte, la mort proprement dite, est constitué par la séparation du corps d'avec les deux autres principes : l'esprit et le périsprit. Dans le second acte, l'esprit et le périsprit entrent, à leur tour, en lutte et tendent à se séparer. Je passe sous silence toutes les phases de cette lutte, plus ou moins longue, plus ou moins pénible, plus ou moins compliquée, suivant le plus ou moins de matérialité ou de spiritualité du désincarné, et j'arrive au résultat final : les principes supérieurs pouvant être résumés pour le moment par ce seul mot, l'esprit, entourés des parties les plus légères, les plus épurées du périsprit, montent dans un plan supérieur, hors des atteintes des vivants ; le reste du périsprit constitue, au dire des occultistes, un résidu que j'appellerais volontiers un second cadavre, un cadavre éthéré, mais que l'on appelle généralement une *coquille*, une *coque* ou un *élémentaire*, ou bien encore une *écorce*. On voit tout de suite combien ce mot *coquille* est pittoresque, il compare l'esprit à un escargot; mais passons : après tout, il rend compte du phénomène. Or cette coquille ou cet élémentaire continue à vivre pendant un certain temps, quelquefois très long, en raison du mouvement acquis, mécaniquement, sans aucune intelligence, puisque le principe intelligent l'a quitté. Cet élémentaire est souvent tout ce qui se communique dans certaines séances de spiritisme. Enfin, il arrive un moment où lui-même se dissipe et disparaît pour toujours, ne laissant d'autre trace qu'une image astrale indélébile.

Certainement, il faut tenir grand compte de cette théorie, les élémentaires existent, et il est facile de s'en faire une idée par une comparaison avec une expérience de laboratoire : prenez une grenouille et coupez-lui la tête, elle continue à vivre, mais privée de la faible somme d'intelligence qu'elle possédait auparavant. Cependant si vous irritez sa peau, en la pinçant, elle sautera comme elle aurait fait avant la mutilation. Prenez un pigeon, enlevez-lui les hémisphères cérébraux sans compromettre le bulbe, il continuera aussi à vivre, mais ne manifestera aucune intelligence; il restera immobile et ne fuira plus

(1) J'ai même obtenu des trémolos très rapides, comme si une roue dentée frappait une lame vibrante, en tournant rapidement.

quand vous chercherez à l'effrayer, il se laissera mourir de faim au milieu de la nourriture dont vous l'aurez entouré. Mais lancez-le en l'air, ses ailes se déploieront et il volera un instant, puis retombera et se posera n'importe où ; mettez de la nourriture dans son bec, il fera les mouvements nécessaires pour l'avaler et l'avalera en effet. Ces exemples montrent bien que les habitudes instinctives survivent à l'intelligence, car s'il est vrai que le cerveau ne sécrète pas l'intelligence, il est vrai aussi qu'il est l'organe indispensable à sa manifestation.

Il en est de même de l'élémentaire : il ne manifeste aucune intelligence, mais il peut agir par réflexe et reproduire les actes qu'il avait coutume d'exécuter avant sa séparation d'avec les autres principes ; ses réponses peuvent avoir un certain à-propos, de même que les ailes du pigeon faisaient tout à l'heure des mouvements coordonnés pour exécuter le vol. Aussi suis-je bien convaincu qu'un certain nombre de séances de spiritisme sont explicables par cette théorie, mais en partie seulement.

En effet, dans la dictée qui fait l'objet de notre discussion, il y a un à-propos qu'un simple reflexe ne peut pas expliquer ; qu'on se rappelle bien les circonstances : il n'y a pas eu simplement une demande suivie d'une réponse, il y a eu une dictée spontanée et conçue en des termes intentionnellement bizarres ; tout cela suppose de la réflexion, et par conséquent de l'intelligence, et ici je désire que le lecteur ne dépasse pas ma pensée : quand je dis intelligence, je n'entends pas un trait de génie ; — l'intelligence est ou n'est pas présente dans une manifestation, mais quand elle est en jeu elle a des degrés.

4° *Spiritisme.* — Enfin la dernière hypothèse qu'on puisse faire consiste à supposer qu'un *esprit désincarné* dirige la marche du phénomène Je n'y vois pas d'objections sérieuses. Quand les théosophes me diront que les esprits en état de trouble ne peuvent que rarement se manifester et que ceux qui sont en *Devachan* ne le peuvent absolument pas, je leur répondrai qu'ils parlent de ces choses-là comme s'ils les avaient vues ; ils nous décrivent minutieusement, dans tous ses détails, l'existence en *Kamaloka* ou en *Devachan*, comme s'ils en revenaient. Leurs descriptions sont fort intéressantes, mais ils me permettront bien de leur dire qu'ils n'en savent pas beaucoup plus que moi là-dessus. Je suis loin d'être leur adversaire, au contraire, je lis leurs écrits avec grand plaisir et je crois en tirer un certain profit ; toutes leurs hypothèses sont excellentes pour faire penser, mais enfin ce ne sont que des hypothèses, et, comme telles, elles peuvent être discutées et on peut leur en opposer d'autres. Ils nous disent, entre autres, que c'est un très mauvais service que nous rendons aux esprits en les évoquant : s'ils faisaient allusion aux évocations magiques, à ces véritables évocations où l'on force les esprits à se matérialiser, je serais de leur avis et j'ajouterais que ces évocations sont dangereuses aussi pour ceux qui les font. Mais quand nous nous contentons d'appeler gentiment les esprits, sans exercer aucune violence, aucune contrainte, nous ne faisons de mal ni à eux, ni à nous, du moins dans l'immense majorité des cas.

Les théosophes disent que nous retardons ainsi la séparation des principes supérieurs d'avec les inférieurs, « d'où dérivent perte de temps et prolongation de l'intervalle entre deux incarnations ; » nous leur facilitons même la production d'un mauvais *Karma* qui vient s'ajouter à celui qu'ils ont déjà engendré dans leur dernière incarnation. Je crois qu'en cela ils s'inquiètent sans motif, et se laissent aveugler par leur idéal de perfection. Les désincarnés, comme les incarnés, ne sont pressés d'arriver que lorsqu'ils sont déjà très avancés : ceux qui sont très avancés ne répondent pas aux appels d'un groupe quelconque, c'est tout au plus s'ils se manifestent une fois par hasard à ceux à qui ils portent intérêt, et pour une cause sérieuse — c'est du reste ce que disent les théosophes eux-mêmes ; les autres, ceux qui ne sont pas pressés, recherchent les occasions de causer avec les vivants et n'en subissent aucun détriment, car si nous ne leur offrions pas ces occasions, ils perdraient tout aussi bien leur temps à d'autres occupations, peut-être beaucoup moins utiles pour eux.

Je disais tout à l'heure que les théosophes parlaient des choses de l'autre monde comme s'ils en revenaient ; ils me répondront peut-être que s'ils n'en reviennent pas, les *Mahatmas* et les initiés y sont allés, et que c'est par eux qu'on sait ce qui s'y passe. Je veux bien, je ne nie pas l'existence des Mahatmas, ni de leurs pouvoirs, mais je ne suis pas bien sûr que leurs voyages en astral, *Kamique* ou *Mayavique*, ne soient pas de simples rêves. Moi aussi j'ai vu de belles choses en rêve, je pourrais en raconter bien des merveilles, mais je me garderais bien d'en tirer des conclusions fermes.

Il resterait enfin à expliquer par quel mécanisme les esprits peuvent se communiquer, soit par la table soit autrement ; c'est une question que j'étudierai peut-être un autre jour. Pour aujourd'hui je termine en disant que certainement les esprits se communiquent à nous plus souvent que les théosophes ne le croient, que tous les esprits ne viennent pas indistinctement dans tous les groupes, et qu'il est souvent très difficile de les identifier ; tous les spirites savent avec quelle facilité l'esprit de Tartempion se donne pour Napoléon ou Jeanne d'Arc. Mais cela n'est pas une objection à la théorie spirite : les expérimentateurs sérieux n'ont pas la prétention de communiquer avec *tels* ou *tels* esprits, ils prétendent communiquer avec *des* esprits, et c'est tout. Ils savent que le fait de nous désincarner ne nous rend pas parfaits du jour au lendemain, et qu'il est possible de rencontrer des imposteurs dans l'autre monde aussi bien que dans celui-ci.

D[r] F. Rozier

Les spirites ne croient pas que le périsprit puisse se diviser à sa sortie du corps matériel humain ; ils nient donc — jusqu'à preuve du contraire — l'existence de l'*élémentaire* dont nous parle le docteur Rozier. Les *écorces*, *coques* ou *coquilles* qui constitueraient cet élémentaire ne sauraient avoir, aux yeux des spirites, même un semblant d'intelligence. Si, d'ailleurs, ces *résidus* d'intelligences existaient, comme le croit le docteur, ils ne jouiraïent, ainsi qu'il le déclare lui-même, que d'habitudes instinctives, en quelque sorte machinales. Dès lors, on s'expliquerait mal leur rôle même partiel, dans nos séances de spiritisme.

C'est la seule remarque que nous voulons faire à l'article de notre excellent collaborateur, dont nous accueillons avec plaisir les études sérieuses, dignes de plaire aux chercheurs consciencieux.

A. L. de F.

ERRATA. — Dans mon article de janvier dernier, il s'est glissé quelques erreurs d'impression qui ont pu rendre certaines explications un peu obscures : page 8, 1[re] colonne, à la 7[e] ligne en commençant par le bas, le *g* aurait dû être barré. Même page, 2[e] colonne, 1[re] ligne, lisez : cet assemblage au lieu de cette assemblage ; id. 18[e] ligne en commençant par le haut, il faudrait ajouter un *g* barré entre *a* et *j* ; enfin, id. 36[e] et 46[e] ligne, le *c* de *flaice* doit être surmonté d'un accent grave.

F. R.

AU COIN DU FEU

Je veillais, assis au coin de mon feu, près du lit d'une de mes enfants légèrement malade, quand, tout à coup, je sentis l'aile de la Poésie caresser doucement mon front chagrin. Une quiétude descendit en moi. Un illustre poète, mort jeune encore, et dont mon intuition me révélait la présence, me semblait prêt à me dicter des vers, et déjà sa voix faisait vibrer à mon oreille les accords harmonieux de la lyre...

L'ai-je bien traduit ? L'ai-je bien compris ? Je n'oserais l'affirmer. Mais j'ai pensé plaire à nos lecteurs en reproduisant ici la poésie qui m'a été dictée en quelques instants, et que je transcris sans y rien ajouter et y rien retrancher :

J'ai tisonné souvent, hélas !
De l'existence j'étais las,
Sans amertume,
Et je sentais le vent du sort
Jeter ma barque vers le port
Couvert de brume,

Vers le port de l'éternité.
Je n'étais pas épouvanté
De ce voyage :
La Muse m'appelait là-bas ;
J'espérais, après maints combats,
La mort du sage.

Et, tout en attisant mon feu,
Grave et triste, je cherchais Dieu
Tant voilé d'ombre :
Jupiter, Jésus, Jéhovah !
Disais-je, vers qui donc s'en va
Ma nef qui sombre ?

Dois-je croire les morts, vivants ?
Sont-ils dans la plainte des vents,
Ce long bruit d'âmes ?
Dois-je croire à ces bords lointains
Où vont s'achever nos destins
Brisant leurs trames ?

Je suis fils du siècle, après tout :
Pourquoi donc vous laisser debout,
Folles croyances ?
Les dogmes sont des imposteurs
Qui grisent du vin des erreurs
Nos espérances !

Les prêtres ont tant amassé
De ténèbres sur le passé,

Que tout s'écroule
Dans la nuit des temples déserts :
O Jéhovah! ton univers
Au hasard roule!

Mais, alors, qui nous mène ici?
Qui m'ôtera le noir souci
Né de mon doute ?
Lieux maudits où gronde le mal,
Vous ne voilez pas l'idéal :
Je le redoute!

Sur mes maux qui m'éclairera?
Problème, qui te résoudra?
O sombres voiles,
Comme vous fanez la clarté
Que, dans les belles nuits d'été,
Font les étoiles!

***

La matière ne me dit pas
Le rôle de l'homme ici-bas,
Son but sur terre ;
Les cultes ne me disent rien.
Monde chrétien, monde païen,
Tout est chimère !...

Ainsi je devisais toujours
Avec moi-même, sans secours
D'aucune sorte,
Laissant mon âme s'enlizer...
Soudain, sous l'ardeur d'un baiser,
Je la crus morte!

Oh! le charmant baiser! Mon cœur
Ressentit jusqu'à la douleur
Sa longue ivresse ;
Les cieux brillèrent dévoilés.
L'amour seul tient mes sens troublés,
Je le confesse.

Depuis ce baiser radieux,
Baiser d'âme, frisson des cieux,
Ma raison pleure,
Ma foi s'élève et resplendit ;
Je ne suis plus le lâche esprit
Qu'un doute effleure.

J'aime!. . et l'amour a fait pour moi
Plus que la science et la foi.
Depuis que j'aime,
Je suis faible comme un enfant,
Mais je vois, au ciel triomphant,
L'idéal même!

***

Matière, esprit, je vous unis ;
La loi des profonds infinis
Est douce à l'homme ;
Passé, je revois ton chemin :
Je fus, dès mon premier destin,
Ame d'atome.

Puis, continuant mon labeur,
Je devins l'âme d'une fleur,
D'un frêle arbuste ;
Plus tard, j'eus l'aile de l'oiseau ;
Aujourd'hui, dans un corps nouveau,
Je vois le juste.

Que deviendrai-je ? Dieu le sait.
L'homme, ici-bas, être imparfait,
S'élève encore :
Au sommet des progrès futurs,
Je monterai... de jours plus purs
Cherchant l'aurore!

Je serai l'ange au vol puissant,
Qui n'arrose plus de son sang
Le progrès sombre ;
Je brillerai dans la beauté
De l'idéal, dans la clarté
D'un ciel sans ombre.

Et peut-être un jour, triomphant,
Rejetant les langes d'enfant
De ma nature,
Je serai comme un Christ venu
Sur quelque Thabor inconnu
Qui transfigure!

Puis, peut-être, vivant en Dieu,
Dilaté dans ce grand milieu,
N'ayant plus d'aile,
Je n'aspirerai plus, géant,
Qu'à ton vaste et dernier néant,
Nuit éternelle!

***

Non, non : je ne veux perdre en Dieu
Ni mon amour, ni le beau feu
De poésie ;
Et si j'étais Dieu quelque jour,
Je n'en aurais que plus d'amour,
Que plus de vie!

Etre Dieu, quel rêve insensé!
Comme un enfant, je fus bercé
Par ce fou rêve :
Etre Dieu. J'en suis revenu.
Mais c'est vers toi, Maître inconnu,
Que je m'élève!

Gravissons l'échelle sans fin ;
Montons, de destin en destin,
Vers l'insondable ;
Au faîte on ne parvient jamais:
Dieu fuit, de sommets en sommets,
Inabordable.

Il est... mais lui seul vit en lui.
Hier, demain, comme aujourd'hui,
Devant sa face,
N'ont qu'un seul cours illimité.
Qu'est l'homme devant sa clarté?
L'ombre qui passe.

L'herbe s'incline sous ses pas ;
Chaque mère lui tend les bras,
L'espoir l'appelle ;
Son temple a pour dôme l'azur ;
Son sanctuaire est un cœur pur,
Au bien fidèle.

Pauvres âmes, nous bégayons
Devant son âme, et nous croyons
Déjà comprendre
Celui dont la loi brille aux cieux.
Homme, chétif audacieux,
Tu n'es que cendre !

Ton corps s'affaisse, tu t'éteins.
Mais relève tes yeux chagrins :
Dieu te rappelle,
Tu vas retrouver le bonheur;
Vole, monte vers la splendeur,
Ame, hirondelle !

Et toi qui blasphèmes toujours,
Toi qui n'as rien de nos amours,
De nos croyances,
Athée, abaisse ton orgueil :
Le sort punit par le cercueil,
Tes arrogances.

Et, demain, les cieux brilleront,
Tandis que l'ombre, sur ton front,
Sera plus noire.
O stupide ergoteur, tais-toi !
Nous avons une double loi :
Aimer et croire !

ALFRED DE MUSSET.

Médium : A. L. de F.

29 décembre 1895.

Expériences de W. Stainton Moses

par Frédéric W. H. MYERS

(*Suite*) (*)

« Mon cher monsieur Myers, vous me demandez mes souvenirs personnels sur les séances de M. Moses auxquelles j'ai assisté. Je vais essayer de placer devant vous quelques expériences intéressantes ; bien qu'un grand nombre ne soit que la répétition du récit publié par MM. Stanhope Speer, dans *Light*, cependant certaines choses m'ont fortement frappé au moment comme preuves de la vérité des manifestations ; et on aurait peut-être pu insister davantage sur ces preuves dans les rapports s'ils avaient été préparés pour un public sceptique ou incrédule. Les lecteurs habituels de *Light* ont, en général, quelques connaissances sur ces sujets, mais bien que la foi dans la réalité des manifestations spirites soit une condition importante, elle serait moins convaincante que le récit de simples détails de preuves sans intérêt en eux-mêmes, mais concluants comme preuves de l'origine spirituelle de ces manifestations.

« Ce sont quelques-uns de ces événements, se produisant dans des conditions éprouvées, que je me propose de vous décrire. Il est important de remarquer qu'à ces séances, il n'y eut pas moins de dix manifestations différentes plus ou moins fréquemment. Dans les occasions où nous avons eu moins de variétés, on nous disait généralement que les conditions n'étaient pas bonnes. Quand elles étaient favorables, les manifestations étaient plus nombreuses, les coups plus distincts, les lumières plus brillantes et les sons musicaux plus clairs. Les différentes manifestations peuvent être brièvement énumérées de la manière suivante :

« 1° Grande variété dans les coups frappés, augmentant de force, en commençant par un petit frappement d'ongle pour finir par le bruit d'un pas très lourd qui ébranlait la chambre. Chaque esprit ayant *toujours* sa manière de frapper particulière, quelques-uns même étaient immédiatement reconnus, et ces sons ont été entendus dans une lumière suffisante pour que les assistants aient pu se reconnaître et — ce que je suppose important — aient pu voir leurs mains. Souvent d'ailleurs on entendait des coups frappés sur la porte, sur le buffet, sur les murs, tous à quelque distance de la table où nous

* Voir notre numéro de novembre 1895.

étions assis. Ces coups ne pouvaient être produits par aucune action humaine, je me suis satisfait là-dessus par tous les moyens possibles.

« 2° Les coups répondaient aux questions d'une manière tout à fait cohérente et avec une grande clarté; ils faisaient des communications, quelquefois même très longues, par le moyen de l'alphabet. A ces moments tous les bruits cessaient, excepté celui qui marquait l'identité de l'esprit correspondant ; un calme parfait régnait jusqu'à la fin de la communication. Nous pouvions dire presque immédiatement avec quel esprit nous causions, tant chacun avait une différente manière de frapper. Quelques-uns des esprits les plus élevés n'ont jamais — de mon temps — manifesté leur présence par des coups, mais par une note de musique ou par un éclair de lumière ; il serait néanmoins difficile, parmi ceux qui se manifestaient de la manière ordinaire, d'oublier le pas lourd, pondéré et couvert de Rector qui faisait trembler la chambre, tandis qu'il paraissait faire le tour de notre cercle.

« 3° De nombreuses lumières étaient généralement visibles à tous les assistants. Ces lumières étaient de deux espèces différentes : objectives et subjectives ; les premières étaient de petits globes lumineux, qui brillaient régulièrement et souvent tournaient rapidement autour de la chambre ; ils étaient visibles à tous les assistants. Un fait curieux, en relation avec *ces* lumières, m'a toujours frappé : c'était qu'en regardant le dessus de la table on pouvait voir une lumière s'élevant du parquet et paraissant passer *au travers* de la table, laquelle ne paraissait pas être un obstacle à la vue de la lumière. Il est assez difficile d'expliquer bien exactement ce que je veux dire, c'est-à-dire qu'on voyait la lumière traverser le dessus de la table comme si celui-ci avait été de verre au lieu d'être d'acajou massif. Et même, pour rendre mon parallèle tout à fait complet, il eût été nécessaire de faire un trou dans le verre pour faire émerger la lumière. Les lumières subjectives ont été décrites comme étant de grandes masses de vapeurs lumineuses flottant autour de la chambre et prenant des formes différentes. Cependant le Dr Speer et moi étant d'un tempérament tont à fait anti-médium, nous n'avons pu voir que les lumières objectives, mais M. Stainton Moses, Mrs Speer et d'autres assistants ont vu fréquemment et décrit les lumières purement subjectives. Un autre point curieux concernant les lumières objectives, c'est que, contrairement aux lampes ordinaires, elles ne projetaient aucun rayon lumineux et n'éclairaient pas la plus petite partie de l'obscurité environnante quand il faisait *sombre* le moins du monde.

« 4° Différents parfums furent aussi apportés à notre cercle — les plus ordinaires étaient le musc, la verveine, le new-mown hay, et un autre qui ne nous était pas familier et qui était, nous fut-il dit, un parfum spirite. Quelquefois une brise parfumée parcourait notre cercle; d'autres fois, une grande quantité de musc liquide était versé sur les mains des assistants et à notre prière sur nos mouchoirs. A la fin d'une séance on voyait souvent le parfum s'échapper de la tête du médium ; plus on l'épongeait plus il sortait abondamment.

« 5° La grande variété de sons musicaux entendus en notre présence forme une suite importante à la liste des phénomènes. Ayant reçu moi-même une complète éducation musicale, je pouvais estimer à sa juste valeur l'importance de ces manifestations particulières et juger la possibilité ou l'impossibilité d'être rendus par des moyens naturels ou par l'entremise humaine.

« Pour être bref, on peut diviser ces sons en deux classes : ceux qui évidemment provenaient d'un instrument — un harmonium — qui était dans la chambre, tandis que les mains de tous les assistants étaient jointes autour de la table ; et les sons qui n'étaient produits par aucun instrument. Ils étaient naturellement les plus extraordinaires et étaient au nombre de quatre. Il y avait d'abord ce que nous appelions les « *fairy bells* », il ressemblait au son produit par un marteau sur du cristal. Les notes ainsi données étaient claires, pures et mélodieuses. Il n'y avait aucun air bien défini, mais les sons étaient toujours harmonieux, et à ma prière les « *bells* » allaient et venaient, montaient et descendaient en une gamme d'un ton parfait. Il était difficile de savoir d'où provenait le son de ces « *fairy bells* », mais souvent en appuyant mon oreille sur la table le son me parut sortir du *bois* — par dessous, car en écoutant *sous* la table la musique semblait venir d'en haut. Après, nous avons eu d'autres sons tout à fait différents — quelque chose se rapprochant d'un instrument à cordes comme le violoncelle. Il était toutefois plus puissant et plus sonore ; c'était comme si on l'avait placé sur un tambour pour en augmenter les vibrations. On n'entendait qu'une note à la fois jouée par un esprit qui s'en servait pour répondre à des questions, comme d'autres répondaient en frappant des coups. Le troisième son

était l'imitation parfaite d'une clochette à main, agitée clairement comme pour marquer la présence de l'esprit particulier qu'elle accompagnait. Nous avons naturellement pris soin de nous assurer qu'il n'y avait *aucune* cloche dans la chambre ; et même s'il y en avait eu, il eût été difficile de l'agiter autour des murs et même au plafond, car ce son particulier provenait de toutes les parties de la chambre. Enfin nous avons eu un son dont il est excessivement difficile de donner la moindre description. La meilleure idée que je puisse en donner est de vous demander d'imaginer le ton doux d'une clarinette augmentant d'intensité, jusqu'à rivaliser avec le son d'une trompette, puis diminuer de nouveau progressivement jusqu'au son doux de la clarinette, puis mourir dans un gémissement prolongé de mélancolie. Ce son était attribué à « Odorifer ».

« Ceci est en vérité une bien mauvaise description de ce son extraordinaire, mais comme dans le cours de mon expérience je n'ai jamais rien entendu de semblable, il est impossible de donner à ceux qui ne l'ont *pas* entendu une idée plus exacte. Comme les deux sons que j'ai décrits précédemment, il était toujours associé à un esprit. Il est à remarquer que dans aucun cas les esprits ne jouaient plus d'une note, ou, au plus, des passages isolés, et ils ont prétendu que cela était dû à la mauvaise organisation du médium ; quoi qu'il en soit, la production de ces sons était en elle-même suffisamment extraordinaire, car je me suis assuré et réassuré, à maintes reprises, que rien dans la chambre ne pouvait produire des sons, mais même en provoquer. Il me serait d'ailleurs matériellement impossible de reproduire avec aucun instrument le son de la trompette et de la clarinette. Avant ma venue dans le cercle plusieurs autres instruments avaient été fréquemment imités ; mais comme je ne vous donne qu'un bref aperçu de mes observations personnelles je m'abstiens de parler de ce qui est arrivé lorsque je n'étais pas présent.

« 6° Nous avons eu souvent aussi de l'écriture directe, quelquefois sur une feuille de papier placée au centre de la table et à égale distance de tous les assistants ; d'autres fois l'un de nous mettait sous ses mains une feuille de papier primitivement datée et signée, et généralement à la fin de la séance on y trouvait une communication écrite ; nous placions toujours un crayon sur le papier, mais il nous est arrivé quelquefois de ne mettre qu'un petit morceau de mine et dans les deux cas le résultat était le même. En général les messages répondaient à des questions que nous avions demandées, mais quelquefois de petites communications indépendantes étaient données ou aussi des salutations.

« 7° Le mouvement d'objets très lourds tels que des tables et des chaises n'était pas rare. Quelquefois la table était attirée à une grande distance. D'autres fois la chaise d'un ou de plusieurs assistants était poussée contre le mur derrière. La table dont il est question était une lourde table en acajou massif, mais quelquefois elle était remuée avec plus de facilité que n'auraient pu le faire les efforts de tous les assistants réunis, et ces efforts étaient également sans pouvoir pour l'empêcher de remuer dans une certaine direction quand la force invisible le voulait. Nous avons souvent éprouvé le pouvoir de la force en essayant de paralyser les mouvements de la table, mais sans y réussir.

« 8° Le passage d'objets à travers la matière a été quelquefois démontré d'une manière frappante par l'introduction de différents articles apportés à travers les portes fermées et barricadées.

« Des photographies, des cadres, des livres et d'autres objets étaient fréquemment apportés des autres chambres sur le même étage et de l'étage supérieur. Comment ces objets sont-ils venus? Je ne saurais pas le dire, mais ils sont venus, peut-être par un procédé de dématérialisation; enfin, quel qu'il ait été, il n'en était peut-être pas plus mauvais pour cela.

« 9° Nous n'avons que très rarement entendu la voix directe de l'esprit parler par la voix du médium en léthargie, et jamais d'une manière claire et distincte. Ce fut tenté parfois, mais en prêtant attentivement l'oreille, nous ne pouvions distinguer qu'une ou deux phrases qui étaient plutôt sifflées dans une sorte de murmure rauque. Ces sons paraissaient venir d'en haut, mais ils étaient produits avec une si évidente difficulté et on avait tant d'autres moyens de communication que la voix directe ne fut essayée que rarement.

« 10° Les discours inspirés, donnés par différents esprits par l'intermédiaire de M. Moses en léthargie, ont été si entièrement décrits par MM. Speer dans ses « Records », que je ne peux rien ajouter à ce sujet. Quant à ce qui concerne ces discours nous en avions un au moins à chaque séance, je puis dire qu'ils étaients dits sur un ton digne, tempéré, clair et convaincant, et, bien que la voix vînt du médium, il était évi-

dent que la personnalité qui s'adressait à nous n'était pas celle du médium. La voix était différente et les idées émises n'étaient pas toujours en communion avec celles du médium à ce moment.

« Dans l'énumération que je viens de vous donner des nombreux phénomènes, je ne vous ai parlé que des manifestations qui se produisirent à la plupart de nos séances; mais, pour terminer, je vous donnerai deux exemples particuliers, l'un d'écriture directe, et l'autre d'identité : tous les deux sont, je crois, intéressants, et m'ont certainement considérablement impressionné.

« Une fois on nous avait dit d'interrompre la séance et de la terminer plus tard. Je demandai donc aux intelligences se communiquant si, pendant l'intervalle, elles voudraient me donner un exemple d'écriture directe dans des conditions prouvées. Ayant obtenu une réponse affirmative, je pris une feuille de mon papier à lettres particulier, inconnu aux autres membres du cercle, je le datai, écrivis mes initiales et fis même une autre marque sur un des coins. Les assistants s'étant retirés de la salle à manger dans le salon, je plaçai ma feuille de papier avec un crayon sous la table du cabinet de travail, et après avoir cherché par toute la chambre, je fermai les persiennes, barricadai et fermai la porte à clef et la mis dans ma poche. Afin d'être certain que personne ne pouvait pénétrer, je restai appuyé contre la porte ou assis sur le tapis, jusqu'au moment de rentrer dans la chambre; — où, à ma grande satisfaction, je trouvai un message clairement écrit sur mon papier. Comme nous n'avions pas eu de séance dans le cabinet de travail, et que je peux positivement certifier que personne n'est entré dans la chambre après que je l'ai quittée, j'ai toujours considéré cet exemple d'écriture directe d'un esprit comme une preuve satisfaisante et concluante.

« Le second exemple me paraît non moins intéressant. Un soir, nous étions réunis comme d'habitude, et j'avais la main posée sur une feuille de papier en face de moi avec un crayon à côté. Tout à coup, le médium, — M. Stainton Moses, — qui était assis juste du côté opposé, s'exclama : « Il y a une colonne de lumière derrière vous. » Peu après il nous dit que la colonne de lumière s'était transformée dans la forme d'un esprit. Sur ma demande s'il connaissait cette figure, il me répondit que non et me donna la description de la tête et des formes. A la fin de la séance et en examinant ma feuille de papier, que ma main n'avait jamais quittée, je trouvai une communication signée.

C'était le nom d'un musicien distingué mort au commencement du siècle. Je fis exprès de ne rien lui spécifier, car l'usage des grands noms nous conduisait fréquemment à des résultats différents de ceux que nous attendions. Cependant, voilà maintenant le plus extraordinaire de l'affaire : Donc, sans montrer le message, je demandai à M. Stainton Moses s'il pourrait reconnaître l'esprit qui était derrière ma chaise d'après une photographie. Il répondit qu'il pensait pouvoir le reconnaître. Je lui donnai alors plusieurs albums contenant des portraits d'amis vivants et morts, et aussi quelques portraits d'hommes célèbres.

« Je me retirai à l'extrémité de la chambre sans le regarder et ne sachant pas même quand il avait le bon album entre les mains. En arrivant à la photographie du compositeur en question, il dit aussitôt sans hésitation : « Voici la figure de l'esprit que j'ai vu derrière vous. » Alors et pour la *première* fois, je lui montrai le message et la signature.

« Je considère cet incident comme une très bonne preuve d'identité spirite, et je crois que tout le monde trouvera cet exemple intéressant.

« Je crois que ma lettre est d'une longueur inusitée, et je vous fais mille excuses pour la façon un peu sèche de mes rapports.

« J'étais pressé par le temps et j'espère que la sècheresse de mon langage sera, jusqu'à un certain point, compensée par le fait que mon récit est impartial et exempt de préjugés, et pour lequel je serai toujours prêt à attester la fidélité.

« *Signé* : CHARLTON T. SPEER.

« Le 5 novembre 1893. »

(*Annales des Sciences psychiques*, août 1895.)

Les Souffrants

Nous souffrons parce que nous sommes très imparfaits.

La souffrance est donc utile, mais il ne faudrait pas la diviniser; efforçons-nous, au contraire, de l'éloigner de nous et de la vaincre.

Les passions sont une cause de souffrance parce que nous ne savons pas les maîtriser; nous leur lâchons la bride quand elles nous procurent des jouissances éphémères dont il faut se

méfier ; maîtrisées et gouvernées, elles nous rendraient heureux, étant inhérentes à notre nature.

Toutefois, bénissons la souffrance qui nous corrige et nous rend meilleurs.

Elle est juste quand nous faisons le mal, et la Justice immanente, qui ne sommeille jamais, nous l'impose à bon escient.

Se résigner, c'est bien ; réagir vaut mieux. Comment réagir ? En progressant.

Comment progresser ? En travaillant.

La faim que nous éprouvons est un stimulant ; elle nous force à travailler, et cela nous fait apprendre.

Si le travail est un mal, il est nécessaire ; si c'est un bien, profitons-en. Dieu lui-même n'est jamais inactif. Il faut progresser, c'est le but de la vie. L'ignorant, qui croit que tout finit à la mort, et le dévot, qui s'imagine qu'il n'a qu'à marmotter des prières pour avoir le salut éternel, sont dans l'erreur la plus grossière ; ils s'en apercevront un peu tard.

Hélas ! le monde est encore si peu avancé qu'il nous arrive souvent de prêcher dans le désert. Sachez donc que le bonheur n'est pas de ce monde, et que cette vie matérielle, pour laquelle vous sacrifiez tout, n'est qu'une seconde dans l'éternité qui vous appartient.

Mais il est un bonheur relatif auquel vous pouvez aspirer et qui n'est point à dédaigner. Il en est qui semblent heureux parce qu'ils ont le bien-être qui pourrait être l'apanage de tout le monde; ils marchent, ils courent, ils arrivent... à la mort qui les prive de tout avantage matériel.

Les autres (qu'ils sont nombreux !) ont la misère qui les accable.

Pourquoi cela ? Est-ce juste, en somme ?

Parfaitement, nous avons tous ce que nous méritons. La société, qui nous impose notre sort, est un instrument dans la main de Dieu. Pourtant, celui qui souffre a besoin d'être consolé et veut espérer un avenir meilleur, ne fût-ce que dans l'au-delà.

Ne peut-il pas se considérer comme abandonné au milieu des bêtes féroces, car l'égoïsme est aussi cruel que la bestialité, d'où il dérive ; alors il deviendra peut-être religieux pour calmer ses douleurs, et cela est naturel. C'est ainsi que les religions sont nées.

Mais aussi, étant intelligent et raisonnable, il pourra demander le pourquoi des choses. Voyons, se dira-t-il, l'argent est le roi du monde, puisqu'il est nécessaire aux moindres actes de la vie; or, Pierre est né de parents riches et a tout ce qu'il désire ; Paul est pauvre et rien ne lui réussit. S'il faut absolument qu'il y ait des riches et des pauvres, pourquoi ne suis-je pas parmi les riches?

Qui préside à cet arrangement ? Est-ce le hasard ? Où est la justice en cela ?

Le prêtre lui répond qu'il sera heureux au ciel ; le prêtre ne sait ce qu'il dit.

Et le riche, quel sort aura-t-il ?

S'il devait être malheureux parce qu'il est riche, il protesterait à son tour en disant qu'il n'a pas demandé à venir au monde dans de telles conditions, et qu'il n'en saurait être responsable. — C'est logique.

En admettant que le riche soit malheureux au ciel, comme on dit dans certains milieux, comment expliquer que tout le monde veuille avoir de la fortune ? Voilà une peur qui n'est pas bien efficace, et il n'est point de position sociale où l'on se désintéresse de la question d'argent.

Alors, hypocrisie et mensonge ! Ils sont donc revenus, les pharisiens ?

Le riche est charitable, dira-t-on !

Soit ! je veux bien l'admettre, mais chacun voudrait bien être charitable dans ces conditions.

Or ça ! le Dieu que vous enseignez est-il capricieux ou imprévoyant ?

Ou bien, comme disent les autres, laisse-t-il aller les choses sans s'en préoccuper davantage ?

Eh bien ! non ; cela n'est point admissible; s'il nous a créés, il doit s'occuper de nous, c'est son devoir, et nous n'avons pas à le lui apprendre.

Tout-puissant et souverainement juste, il n'a pas de grâce à octroyer à l'un pas plus qu'à l'autre et il devrait empêcher d'aussi criantes injustices.

Ces questions sont logiques, et combien sont incapables de leur donner une réponse satisfaisante!

Ah ! qui donc nous instruira ? Et dire que la lutte pour la vie est si âpre aujourd'hui ! Moralistes, qu'en pensez-vous? C'est ainsi qu'on arrive à ne plus croire à rien, et le malaise est général.

Les spirites connaissent les causes de tout ce qu'on voit, et c'est à eux qu'il appartient de l'apprendre au monde.

Que les profanes non initiés à la doctrine spirite se rendent enfin à l'évidence.

Grâce à la *pluralité des existences*, tout ce qui semblait injuste devient logique et rationnel ; absolument tout.

En effet, tel qui est pauvre dans cette vie a été riche ou le sera dans une autre ; tel autre qui est riche a souffert autrefois de la misère.

Celui qui souffre a fait souffrir autrui et il expie le mal qu'il a fait jadis. Il est bien juste qu'il soit récompensé selon ses mérites.

Et comme, en somme, nous avons tous péché, nous expions tous pour nous réhabiliter.

Voilà ce qui est juste, n'est-ce pas ?

Nous voilà donc réconciliés avec Dieu. Mais c'est à la condition expresse qu'on croira à la pluralité des existences, que cela paraîtra logique.

Or, beaucoup sont réfractaires à cette vérité ; l'on n'a en vue que l'existence présente.

Le monde ignore cela parce qu'on ne le lui a pas appris, mais du jour où cette vérité sera universellement reconnue, la face du monde changera et la souffrance sera bien près de disparaître sur la terre.

Ne vaut-il pas mieux parler ainsi aux gens que de verser des pleurs de crocodile sur leurs douleurs dans le seul but, peut-être, de leur paraître éloquemment sympathiques ?

(*Eh ! mon ami, tire-moi du danger.*
Tu feras après ta harangue !)

Tous les hommes ne sont pas encore mûrs pour comprendre ces choses, mais la réincarnation les rendra plus éclairés ; espérons en des temps meilleurs.

Ce qui surtout, de nos jours, empêche la diffusion de la vérité, c'est l'amour effréné de l'argent, *Auri sacra fames !*

La matière nous domine complètement et annihile les aspirations du spiritualisme ; pourtant, sans se faire moine, l'on pourrait être plus austère.

Je vous le dis en vérité : la douleur n'est pas près de disparaître de ce monde. Il est vrai que l'humanité est encore jeune, et l'on assure qu'elle n'a pas plus d'un million d'années d'existence.

Quand nous serons plus avancés, la société sera mieux organisée et l'on ne craindra plus de manquer du nécessaire ; cette crainte n'est pas le commencement de la sagesse.

Quand donc s'instruira-t-on pour le seul plaisir de progresser ? Quand sera-ce là notre unique besoin ?

Et combien de fois nous faudra-t-il mourir et renaître sur la terre pour qu'il en soit ainsi ?

Que les souffrants se pénètrent bien de l'idée que leurs tribulations ne seront que passagères s'ils profitent des enseignements qu'elles peuvent leur donner ; il n'est point de tourments éternels, à moins qu'on ne s'obstine éternellement dans le mal ; mais cela, est-ce possible ?

Ceux qui ne voudraient pas progresser, seraient, comme l'a dit Jésus, jetés dans la géhenne du feu, ce qui veut dire que lorsque notre planète sera arrivée à sa maturité, et qu'elle entrera dans sa période éthérée, elle ne pourra être habitée que par des esprits bien avancés ; alors les retardataires seront forcés de recommencer le cycle de leurs existences dans une autre planète en formation, et par conséquent inférieure. *C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents !*

En effet, les souffrances renaîtront pour ceux-là et ne seront pas près de finir ; ils auront le temps de crier à l'injustice divine.

Notre sort futur dépend de notre libre arbitre ; c'est nous qui faisons notre destinée. Gardons-nous, comme du levain des pharisiens, de l'idée de grâce et de prédestination ! Dieu est juste pour tous et n'a pas de préférence ; autrement serait-il Dieu ?

Ce père universel, dont nous ne pouvons nous faire qu'une idée bien affaiblie, veut le bien de toutes ses créatures ; nous sommes tous ses enfants au même titre, mais il veut que nous nous élevions tous vers lui ; c'est pour cela qu'il nous a créés.

Les souffrants sont attendrissants et leur aspect éveille notre pitié, notre amour. C'est elle, la pitié, qui nous inspire ce précepte humain : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

La charité est plus active ; elle ne se contente pas de plaindre l'infortune, elle veut aussi la consoler, la soulager et la guérir.

D'où cet autre précepte plus divin : Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît.

La charité, c'est le sourire de l'amour universel : l'on ne peut entrer dans le règne divin qu'en étant charitable, c'est pour cela que les spirites disent à juste raison :

« Hors de la charité, point de salut ! »

Personne n'est exclus, mais enfin, si le salut consiste à acquérir les vertus morales qui élèvent l'homme au-dessus du niveau de notre humanité, il est clair que le divin n'est accessible qu'à l'âme vraiment charitable.

Cependant, il ne faudrait pas croire que cette vertu serait seule suffisante pour entrer dans le *royaume des cieux*, car il faut, pour cela, avoir non seulement toutes les vertus morales, mais aussi connaître tous les arts et toutes les sciences. Cela veut dire qu'il faut travailler et étudier ;

n'oublions pas que Dieu est le grand savant, comme l'a dit Victor Hugo ; que toutes les sciences viennent de lui, et que tous les arts sont une aspiration à l'idéal.

Comprend-on enfin qu'une bien longue série d'existences est nécessaire pour pouvoir aborder le règne divin ? Le vrai, le bien, le beau sont nécessaires à l'esprit pur.

En résumé, Dieu nous expose à la souffrance pour nous corriger et nous rendre meilleurs ; ce n'est point une punition, c'est un avertissement.

Pourrait-il faire autrement ?

Non, vu notre imperfection.

Mais, disent certains, pourquoi ne nous a-t-il pas créés parfaits, ou du moins dans un état de perfection inaccessible à la souffrance ?

Si Dieu nous avait créés parfaits, nous serions, en tout, semblables à lui et ne ferions qu'un avec la divinité ; la création eût été inutile.

Dieu ne peut pas créer un autre lui-même, parce que la perfection s'acquiert et ne se donne pas.

Jésus a dit : Vous êtes des Dieux, mais nous ne sommes pas Dieu. Nous deviendrons des Dieux, c'est-à-dire des Esprits purs, en progressant, et nous souffrons pour arriver à cet état de béatitude.

Résignons-nous donc et progressons.

A. M. Verrieux.

Fédération spirite universelle

ASSEMBLÉE DU 18 DÉCEMBRE 1895

13, rue Au Maire

La séance est ouverte à 9 heures sous la présidence de M. Sohier.

Prennent place au bureau : MM. Boyer, Duval, et Albert, secrétaire. M. Junod, délégué de groupes de Paris, est invité à se joindre aux membres du bureau.

Le président lit une des belles pages d'Allan Kardec sur la manière de méditer, puis il donne la parole à M. Junod pour une communication.

M. Junod, au nom d'un certain nombre de spirites parisiens, demande la convocation d'une réunion plénière dans laquelle seraient étudiés les intérêts généraux du spiritisme sur les bases suivantes :

Fondation de Fédérations régionales, nationales, et universelle.

Le président répond qu'une question aussi importante ne peut être discutée de suite : il ne peut qu'en référer au Comité qui aura, après examen et entente préalable, à faire connaître sa décision.

Cette proposition étant d'ailleurs d'ordre administratif, concerne plutôt le Comité que l'Assemblée Fédérative ; néanmoins, pour pouvoir approfondir et rendre plus explicite la proposition, le président demande qu'après la séance, les chefs de groupes présents échangent leurs observations à ce sujet.

Avant de commencer les expériences, le président fait remarquer que nous devons soumettre au plus rigoureux contrôle les communications obtenues par nos médiums ; il espère que ces derniers ne s'en formaliseront pas, car il importe que nous ne soyons pas trompés. Il cite les faits suivants à l'appui de son observation : Dans un groupe fermé, dont plusieurs membres présents faisaient partie, le même esprit prenait la direction du groupe ; il disait avoir été, dans ses trois dernières incarnations terrestre :

Le marquis de Vega,

Cagliostro.

Le comte de Saint-Germain.

Or, Cagliostro, né en 1743, est mort en 1794, et le comte de Saint-Germain, lui, est mort en 1784 ; il était donc contemporain de Cagliostro, ce qui rend l'attestation citée plus haut parfaitement inadmissible.

Dans notre dernière séance, un esprit se présente et dit :

« Je suis bien vieux, je suis mort à 80 ans, en 1794 ; je suis Fénelon. » Or, Fénelon, né en 1651, est mort en 1715, par conséquent à 64 ans ; il n'est pas possible que des esprits aussi avancés se trompent de cette façon sur la date de leur existence ici-bas.

Mais, quoiqu'ils aient un rôle secondaire, l'orateur croit que ce sont de très bons esprits voulant peut-être nous éprouver et nous mettre en garde contre une crédulité aveugle à l'égard des phénomènes d'ordre spirite ; car, en somme, leurs communications se résument par d'excellents conseils et de trop justes observations.

Le président réunit ensuite autour de la table les médiums écrivains qui veulent bien nous prêter leur concours. Mmes Hoileux, Rigault, Kirsch, M. Albert obtiennent des communications nous recommandant toutes le bon accord, l'union et, surtout, l'étude plus sérieuse dans un cadre plus large et dans un ordre de plus en plus élevé.

Après une courte allocution du président, la séance est levée à 10 heures et demie.

REUNION DU 18 DECEMBRE 1895

13, rue Au Maire

Président M. Sohier. Secrétaire M. Albert. Le président appelle de nouveau l'attention du comité sur la proposition de M. Junod qu'il croit ne pas réunir les éléments d'une clarté parfaite; il prie M. Junod de nous donner quelques explications sur les véritables intentions de sa société.

M. Duval fait observer que nous n'avons pas qualité, en ce moment, pour entamer la discussion et demande que cette proposition soit soumise, telle quelle, aux membres du Comité de Propagande qui, après en avoir référé au président, décidera si la réunion plénière demandée est très urgente et établira enfin s'il y a lieu ou non de donner suite à cette proposition.

Sur l'avis unanime des membres présents, la proposition Junod est donc renvoyée à un examen ultérieur.

Après lecture de lettres d'excuses, la séance est levée à 11 heures.

Vu : *Le Président*,
SOHIER.

Le Secrétaire,
ALBERT.

ASSEMBLEE

Tenue le 5 Janvier 1896

13, Rue Au Maire

La séance est ouverte à 2 heures 15 sous la présidence de M. Sohier. Prennent place au bureau MM. Boyer, Duval et Albert, secrétaire.

Le président prie les membres de la Fédération et du Comité d'excuser M. Laurent de Faget, retenu pour raison majeure.

Il en est de même pour Mme Poulain, empêchée pour cause de santé.

Le secrétaire lit le procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté à l'unanimité.

Le président invite tous les médiums écrivains présents à vouloir bien prendre place au bureau pour obtenir des communications.

Pendant que MMmes Gonnet, Hoïleux, Mlle D., M. Albert écrivent sous l'inspiration des esprits, le président prie quelques personnes de vouloir bien se rapprocher de la table. Une séance de typtologie a lieu dans les conditions ordinaires.

L'abbé Fénelon, par les organes de Mme Carlier, nous réprimande d'avoir contesté son identité sans nous être informés avant si nous étions en présence de l'archevêque de Cambrai, ou bien si nous avions affaire à l'abbé Fénelon, né en 1714 et mort en 1794, ce qui confirme la déclaration, faite antérieurement par ce même esprit, qu'il était mort à 80 ans.

Vient ensuite un esprit familier pour nous donner de bons conseils. « Mettez-vous sur vos gardes, ne laissez jamais se substituer les mauvais esprits aux bons, méfiez-vous de leurs paroles mielleuses, de leur allure hypocrite, mais surtout de leur mauvaise influence qu'ils dégagent à votre insu. » — Lecture est faite ensuite des communications obtenues par les médiums cités plus haut.

Après une allocution de M. Duval, trésorier, aux membres fédérés qui n'auraient pas acquitté leur cotisation et une gracieuse invitation à ceux-ci de vouloir bien se mettre en règle le plus tôt possible, la séance est levée à cinq heures.

Comité de la Fédération

Réunion du 5 Janvier 1896

A l'issue de l'Assemblée générale

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion sur l'urgence attachée à la proposition de M. Junot.

Après un débat assez vif entre les membres du Comité et délibération définitive, le président met aux voix l'ordre du jour suivant, qui est adopté à l'unanimité.

« En réponse à la proposition de M. Junot, délégué par la société parisienne de spiritisme comme interprète de son opinion, et après discussion à laquelle ont pris part plusieurs membres, le comité de la Fédération décide à l'unanimité : de conserver la mission qu'il s'est engagé à remplir vis-à-vis des spirites du monde entier, qu'il représente. Il émet le vœu que tous ceux qui s'intitulent de ce nom s'occupent sincèrement et loyalement de la diffusion de la doctrine, et serait heureux de se voir soutenu et encouragé par tous les serviteurs de la cause. Il invite en conséquence tous les adeptes, sans distinction, à vouloir bien l'aider à accomplir le devoir qu'il s'est imposé.

Lecture est faite ensuite d'une lettre de M. Girod donnant sa démission motivée de membre du Comité de la Fédération, démission qui est acceptée.

Le secrétaire, ALBERT.

ASSEMBLÉE

Du mercredi 15 janvier 1896

La séance est ouverte à 8 heures et demie.

Président M. Sohier. MM. Carlier, bibliothécaire, Duval, trésorier, et Albert, secrétaire, prennent place au bureau.

La lecture du compte rendu de la dernière séance n'offrant aucun sujet d'interpellation, le président fait connaître à l'assemblée que parmi les correspondances adressées au président de la Fédération, il a le devoir de citer particulièrement une lettre émanant d'un groupe de province qui, en butte chaque jour à des railleries, à des entraves et à des persécutions de toutes sortes, n'en continue pas moins à progresser, à prospérer, à réunir, malgré et contre tous, des adeptes de plus en plus nombreux et également animés d'espérance, d'amour fraternel et de foi profonde.

L'abnégation individuelle des membres de ce groupe est au-dessus de tout éloge : ils propagent de tout leur pouvoir notre consolante doctrine par la pratique des préceptes de charité qui en sont le principe fondamental, soulageant les malades par le magnétisme et obtenant le concours des bons Esprits en de nombreuses et sages communications.

Nous ne saurions trop recommander à tous nos frères en croyance le bel exemple de courageux efforts et de persévérance sans relâche que nous donne le groupe dont nous venons de parler et qui est celui de Champclauson (Gard).

Le président lit ensuite un article de la revue « Le phare de Normandie », très intéressante publication ne s'occupant que des études psychologiques.

Cet article, signé de M. J. Jésupret fils, a trait à la question sociale ; notre éminent frère en croyance montre d'une façon magistrale l'évolution progressive de l'idée spiritualiste dans les masses, comme le seul remède aux maux de toutes sortes qui assaillent le travailleur et rendent tous ses efforts vains et stériles quand il n'a pas la sublime croyance aux vérités de l'au-delà et la compréhension de ses destinées futures.

L'esprit de X..., appelé au moyen de la typtologie, n'ayant pu se communiquer, le président laisse la parole aux médiums écrivains pour lire les communications qu'ils viennent d'obtenir.

La séance est levée à 10 heures et demie.

Le Secrétaire,
ALBERT.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Dans le numéro de décembre 1895 de la *Revue Immortaliste*, notre excellent confrère Camille Chaigneau s'exprime ainsi :

« Nous pensons que nous ne devons pas nous obstiner à une entreprise qui, pour être menée à une réalisation suffisante, est trop au-dessus de nos forces et de nos ressources. Nous remercions les précieux concours qui sont venus à nous et auxquels, malheureusement, il nous a été souvent impossible de faire honneur comme nous l'eussions voulu. En même temps, nous formons des vœux pour que notre programme soit repris un jour par qui pourrait lui donner plein accomplissement. Quant à nous, le meilleur moyen de garder encore la parole en vue d'une réalisation, c'est de nous borner à la partie spéciale qui eût été la nôtre dans le concert d'une revue immortaliste suffisamment constituée.

« En janvier prochain, paraîtra : *L'humanité intégrale*, organe immortaliste. »

Nous souhaitons le meilleur succès à cette nouvelle revue, qui aura pour principaux rédacteurs : MM. Camille Chaigneau, Emile di Rienzi et Marius George, c'est-à-dire trois écrivains de valeur dont nous honorons les convictions.

Prix de l'abonnement : 5 francs par an. — Paris, 20, avenue Trudaine.

*
* *

« L'*Etoile* est morte. Que Dieu veuille bien protéger l'*Ame* », écrit René Caillié en fondant ce nouvel organe : L'*Ame*, revue mensuelle d'études indépendantes et d'alliance universelle. — Prix de l'abonnement : 5 francs par an. — Avignon (Vaucluse).

L'*Etoile* est morte, en effet, par suite du passage de son fondateur, Albert Jounet, dans les rangs catholiques. Mais René Caillié veut rester parmi *les courageux pionniers du* SPIRITUALISME MODERNE, *qui n'ont jamais baissé pavillon devant les railleries ou les insultes des ignorants et des sots*. Tout en respectant la manière de voir actuelle de M. Jounet, il reste avec nous pour la défense des vrais principes spiritualistes, et ne s'inféode à aucun culte. Nous l'en félicitons et souhaitons la bienvenue à sa nouvelle publication.

*
* *

La 5e Chambre du Tribunal Civil de la Seine vient de rendre son jugement dans l'instance introduite par M. Laurent de Faget contre M. Arthur d'Anglemont.

Le jugement donne entièrement gain de cause à notre Rédacteur en chef ; il déboute M. d'Anglemont de ses demandes reconventionnelles et le condamne au paiement intégral du compte produit par M. Laurent de Faget, plus à 500 francs de dommages-intérêts pour diffamation, et à tous les frais et dépens.

Nous donnerons la teneur du jugement dans notre prochain numéro.

LE MYSTÈRE

Une soirée troublante. — Une table qui parle. Révélations inattendues. — Les esprits de deux mortes. — Pas de supercherie

Je venais de lire une étude très intéressante sur une série de phénomènes des plus étranges et dont on ne parle généralement qu'avec un sourire de commisération pour ceux qui les admettent. Nier et railler, c'est plus commode et plus à la portée de certains esprits que d'étudier et de réfléchir. L'auteur de ce travail, conçu dans un esprit très scientifique, affirme la réalité objective de certains phénomènes et il s'efforce de les expliquer en s'appuyant uniquement sur la science.

Je ne nie rien *à priori*, mais je tiens à voir avant tout, et bien que je fusse prêt à croire sur parole mon ami, homme dont la science, l'esprit positif et le scepticisme me sont connus, je lui demandai de m'inviter un jour à une de ses expériences.

— Très volontiers, et quand vous voudrez, me dit-il ; mais quoique vous connaissiez mes théories, par ce que vous avez lu, je tiens à vous répéter que, dans le cercle d'amis étudiant le domaine ésotérique, il y a presque autant d'opinions que de membres ; que sur la réalité seule des phénomènes constatés et obtenus sous un contrôle rigoureux, nous sommes d'accord. Quand vous viendrez chez moi, vous rencontrerez donc des matérialistes à côté de spiritualistes et de spirites. Et tenez, comme j'attends la visite un de ces jours de deux personnes spirites, occupant une jolie situation dans le monde artistique, M. et Mme X., nous pourrons constater peut-être les phénomènes dits spirites que j'appelle, moi, psychiques. Si, comme cela nous est arrivé dernièrement, nous n'obtenons rien, ce sera une preuve même que ces faits ne sont pas provoqués par des artifices. Quel intérêt, d'ailleurs, des gens de bonne foi et de science ont-ils à ce que ces phénomènes existent ou n'existent pas ?

Il faut tout voir, tout étudier, ne reculer devant aucune épreuve et surtout multiplier les moyens de contrôle. L'hypnotisme, déjà, nous a ouvert une fenêtre sur l'insondable. La science, devant certains phénomènes, s'arrête interdite. Ne disons jamais : on sait tout ! Le sphinx continue à se dresser devant l'homme, avec son sourire énigmatique.

*
* *

Donc, un soir de la semaine passée, j'arrivais chez mon ami, où je trouvais, outre les deux personnes annoncées, une demoiselle et la dame de la maison, déjà assises autour d'un guéridon, avec leurs mains dessus. Mon hôte et moi, nous restions assis à l'écart. Au bout de 7 ou 8 minutes, nous vîmes se produire dans la table des mouvements visiblement indépendants de tout effort musculaire. Bientôt les mouvements s'accentuèrent et, selon le commandement ou la prière qu'on lui faisait, ce guéridon se penchait à droite, à gauche, se déplaçait. Entre temps, une discussion s'était engagée entre mon ami et M. X. assis à la table. Mon ami attribuait les mouvements à une force inconnue dégagée par l'organisme, et les réponses intelligentes (car la table parlait par coups, s'arrêtant à la lettre épelée), à la pensée d'un ou des assistants ; M. X., lui, prétendait qu'il n'en était rien et que ces deux ordres de phénomènes étaient provoqués par des esprits.

Quand on m'aura donné à une question une réponse ignorée de nous tous, alors je prendrai en considération votre doctrine, disait l'un. — Vous l'obtiendrez ! répondait l'autre. — Et le premier de ricaner. Une première expérience m'étonna profondément. On me demanda d'ordonner à la table mentalement, en communiquant mon désir à voix basse à mon ami, de se diriger vers un endroit déterminé, et soudain la table, tombant d'un pied sur l'autre, se mit en marche et vint s'arrêter près de moi. C'est ce que j'avais *voulu ;* la table s'était déplacée ainsi de 2 à 3 mètres.

J'étais stupéfait, tandis que mon hôte, que cela ne troublait pas, me disait d'un air dégagé : simple transmission de pensée ! mon cher. — M. X. aussitôt de contester et de s'étonner de tant de scepticisme, niant, à son tour, le phénomène de la transmission de pensée.

Mais des choses plus déconcertantes nous attendaient ; les mouvements étaient devenus si violents que le guéridon se brisa, et qu'on fut forcé d'opérer avec une grande et lourde table de salle à manger. Ici, il était absolument impossible que les deux jeunes filles, qui seules étaient alors à table, pussent, si elles l'avaient voulu, avec toutes leurs forces, produire les mouvements que nous vîmes et qui étaient tout aussi lestes, tout aussi rapides qu'avec le petit guéridon. Dans ses évolutions, accomplissant le mouvement qu'on lui demandait, avec les allures tour à tour caressantes et brutales, la table semblait posséder vraiment un principe intelligent. Et à certains moments une seule main touchant le centre de la table, celle-ci bondissait à un demi-mètre du sol, sans toutefois quitter le plancher de tous les pieds à la fois.

***

Mais passons aux communications données par les coups. Voici ce qu'on nous transcrivit lettre par lettre : *Je suis Gabrielle D...* (ici le nom d'une charmande comédienne morte l'an dernier à Bruxelles.) *Je viens remercier Mme X.* (la dame présente à la table).

— Et de quoi donc; demanda Mme X.

— Réponse : *Rappelez-vous notre soirée du 20 Août. Je vous ai demandé un morceau de pain.*

Aussitôt nous demandons à Mme X. si elle a connu cette personne et si ce qu'elle dit est vrai. Mme X., toute tremblante, répond affirmativement. C'était à Aix-les-Bains, tout est exact, dit-elle, et je vous jure que je ne songeais à rien de tout cela. Stupéfaction générale, triomphe de M. X. qui interpelle mon pauvre ami tout interloqué, mais pas encore autant que moi. Mais voici que la table s'anime de nouveau. On l'interroge :

— Qui est là ? Connaissez-vous quelqu'un de nous ? Si oui, dites le nom !

Et c'est le nom de mon ami, le sceptique, que l'on donne ! Décidément cela devenait intéressant.

— « Je suis Emilienne R..., courtière en passementerie, je vous ai connu à Bruxelles en « 1882, à l'hôpital Saint-Jean, lit 13, salle 6, à « 24 ans. Te forger des chimères serait inutile. « Par tes soins, tu m'as consolée des brutalités « de Paul. »

Ah ! Vous auriez dû voir sa tête quand mon camarade avoua qu'en effet, il se trouvait à cette époque à l'endroit désigné, mais qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir connu une malade du nom d'Emilienne R.. ; que cependant alors du moins, la salle 6 était bien une salle de femmes, située au premier étage, et qu'il y avait 24 lits dans les salles; bref, intrigué au plus haut point, il interroge lui-même et demande, comme preuve, qu'Emilienne R. lui cite le nom d'un autre interne de son temps : et on lui répond : *Oscar L...*

C'est encore vrai, dit-il ; je ne pensais guère à ce cher docteur aujourd'hui établi à Etterbeek, je crois ; et j'avoue ne plus rien y comprendre. Je pensais plutôt à Paul P., pharmacien interne.

— Il ne vous reste plus, mon cher, dit M. X. tout rayonnant d'avoir le dernier mot, qu'à contrôler ; ce n'est pas pour rien qu'on tient des registres dans les hôpitaux.

Nous devons ajouter que personne d'autre parmi nous n'habitait Bruxelles en 1882 et n'avait connu Emilienne R.

Est-ce assez étrange ! Et cependant, je vous assure, sans hallucination, que tout ce que je raconte est strictement vrai ; un procès-verbal signé en fait foi du reste.

Mon confrère M. Montegut, dans le « Gil-Blas » du 13 novembre 1894, raconte un événement semblable, où le poète Maurice Bouchor a été désigné comme le détenteur d'un manuscrit dont tous les membres présents ignoraient l'existence. Et c'était vrai.

Quant à moi, je vous dis ce que j'ai vu, de mes yeux vu, et entendu de mes oreilles.

MAX.

(*Le Matin*, journal quotidien d'Anvers, du 15 janvier 1896.)

De tous côtés nous arrivent chaque jour de nouvelles preuves de l'action constante des Esprits parmi les hommes spirites ; que ces nombreux faits, dus à l'intervention des invisibles, redoublent vorre courage. Vous êtes les pionniers de l'avenir, et c'est par vous que doit se faire la révolution morale de l'humanité. Soyez toujours à la hauteur, de votre mission, répondez à la haine par l'amour, instruisez vos frères... et vous rapprocherez de nous l'heure de l'harmonie universelle. N. D. L. R.

Nous publierons, dans notre prochain numéro, une liste importante d'ouvrages nouvellement parus.

Gérant : A. BOYER.

Imprimerie du « Progrès spirite »